





# Les représentations de la pauvreté et liens sociaux dans la société colombienne

**Dr. Valeria Ayola Betancourt**

*valeria.ayola@ehess.fr*

*Exposé introductif de soutenance, le 25 juin 2025, au CMH*

*Thèse dirigée par Serge Paugam, en co-direction avec Andrea Lampis (Università degli Studi di Udine)*

Madame la Présidente, mesdames et messieurs les membres du Jury

Tout d'abord, je tiens à vous remercier pour votre présence et le temps que vous avez consacré à lire et juger ma thèse. C'est également l'occasion de remercier le travail des examinatrices qui m'ont accompagnée dans le cadre de mon comité de suivi. Je tiens à remercier la direction de m'avoir permis d'être là. Je veux aussi remercier les collègues, la famille et les amis qui sont venus. Finalement, je peux vous rendre mon travail après de longues années d'étude.

Cela fait dix ans que j'étudie la notion de la pauvreté et, depuis lors, le taux de pauvreté en Colombie n'a pas diminué ; il a même augmenté en passant de 28 % en 2014 à 33 % en 2023. Malgré les efforts et les innovations réalisés en matière de politiques publiques, outre la récession liée à la pandémie, les Colombiens font face à une pauvreté structurelle. Dans une région marquée par les inégalités comme l'est l'Amérique latine, souvent associée au sous-développement, je me suis demandé si l'on pouvait encore y apprendre des choses sur la pauvreté.

Si la pauvreté constitue un enjeu de justice sociale des démocraties contemporaines, je n'ai pas voulu l'aborder à partir d'une perspective urgentiste mais souhaité plutôt comprendre la place de la notion dans nos sociétés. Au début de mes recherches, orientée par ma profession de politiste et ma formation en économie, j'ai cherché à comprendre comment rendre plus efficaces les interventions publiques. J'ai trouvé tout un socle de connaissance à ce sujet et j'ai rallié ceux qui pensaient que le problème était technique et qu'il se situait dans les types d'interventions réalisées, l'insuffisance de données en la matière ou un manque de volonté politique. J'ai trouvé des indicateurs de

plus en plus spécialisés mais aussi de plus en plus éloignés de la réalité des personnes touchées par la pauvreté, de la société qui les entoure et des causes sociales de l'appauvrissement. En Colombie, un grand effort a été entrepris pour objectiver la pauvreté ; les experts ont développé des ressources et élaboré des indicateurs, notamment l'indice de pauvreté multidimensionnelle. Cependant, et malgré les avancées réalisées, la structure sociale reste inégalitaire et je pense que l'approche quantitative a reçu assez d'attention.

Dans mon mémoire rédigé pour l'obtention d'une maîtrise en études politiques, je me suis intéressée au programme « *Familias en Acción* » en m'orientant rapidement vers une étude des expériences vécues par les allocataires. J'ai alors observé que la citoyenneté était comprise différemment par ceux-ci. Par ailleurs, j'ai relevé que ce type de dispositif faisait l'objet de différents mythes et critiques et que leurs bénéficiaires étaient marqués par des préjugés. De plus, j'ai constaté des dynamiques de contrôle social et d'évaluation du mérite entre elles. C'est ainsi que j'ai commencé à m'intéresser aux sens et aux significations de l'assistance sociale et de la pauvreté.

J'ai donc voulu suivre une intuition selon laquelle le sens commun et les croyances pouvaient contribuer à une telle situation et la sociologie m'a permis d'aborder ce sujet de manière scientifique. Je voulais déterminer, en particulier, comment les Colombiens justifiaient la situation d'au moins un tiers de la population.

Aller plus loin exigeait de moi un nouveau regard. J'ai dû réfléchir à la manière de définir la pauvreté pour mon étude. Les définitions monétaires, multidimensionnelles ou fondées sur les droits humains servent à faire un diagnostic et à la comparaison mais elles ne me paraissaient plus satisfaisantes. J'ai commencé à me distancier d'une « étude des pauvres » envisagés comme des sujets d'interventions que l'on doit étudier, mesurer avant et après interventions, le tout sans remettre en question la société qui les entoure, la distribution des ressources, ou les rapports de pouvoir sous-jacents. L'étude de la pauvreté est ainsi devenue une entrée vers le sujet plus large des inégalités et j'ai réalisé que cette recherche nécessitait une approche relationnelle qui prenne en compte leur place dans la société et les autres groupes sociaux.

Je me suis ainsi intéressée à une définition sociologique plus ample, réunie dans la proposition théorique postulée par Serge Paugam. Suivant cette perspective, la pauvreté s'apparente plus à des défaillances dans les liens sociaux qui nous protègent et nous reconnaissent comme membres d'une société. Si on peut tous passer par des épreuves, nous ne sommes pas tous protégés ni reconnus pendant ces moments. Nous sommes inégalement attachés à la société, certains sont soumis à des liens qui les fragilisent, les oppressent, et parfois les conduisent à la rupture. À l'inverse, il existe des liens qui nous libèrent et rendent possibles les différentes formes de solidarité. La théorie considère comme types des liens sociaux les liens de filiation (famille), le lien de participation élective (sphère associative et élective), le lien de participation organique (emploi) et le lien de citoyenneté (État).

Par ailleurs, j'ai relevé des problèmes avec l'idée de concept universel de pauvreté qui ne tient pas compte des spécificités locales, historiques ou culturelles. Actuellement, la notion est imprégnée par les sens que lui confèrent l'agenda du développement mais aussi des schémas globalisés, autant historiques que relevant de l'actuel système de

marché. C'est pourquoi, si je m'intéressais au côté matériel de la pauvreté, il m'a semblé plus intéressant de traiter l'ordre du symbolique : les expressions culturelles, le langage et les significations. Dans un monde plus que jamais caractérisé par l'abondance, la pauvreté s'apparente plus à un fait social de distribution qu'à un fait naturel de pénurie.

Pour définir le concept de pauvreté retenu dans cette recherche, j'ai dû rouvrir un dialogue avec une tradition sociologique qui traitait la pauvreté comme une notion sociale et relationnelle, liée à la solidarité et aux formes d'attachement de la société étudiée. Ce sont notamment les apports de Georg Simmel, d'Émile Durkheim et la sociologie de Karl Marx qui ont retenu mon attention, constituant une sociologie de la pauvreté mise en exergue par Serge Paugam. Ensuite, je me suis intéressée à ces modalités de la connaissance sociale qui permettent aux individus d'interpréter la réalité sociale et de communiquer. C'est ainsi que je suis arrivée à l'analyse de la notion de représentations sociales. Enfin, la sociologie culturelle et la géographie sociale m'ont permis d'étudier la pauvreté comme étant une notion spatialisée et située, en opposition aux définitions globalisées.

Les études sur les représentations et la perception de la pauvreté, bien que peu nombreuses, existent. Leurs résultats sont variés mais aucun outil analytique ne permet de les regrouper. Un dialogue entre les recherches utilisant des méthodes quantitatives et d'autres employant des méthodes qualitatives fait défaut. Cependant, sur la Colombie, on trouve peu de recherches à ce sujet, c'est pourquoi j'ai décidé de m'investir dans cette voie. Si différents cadres analytiques existent, la plupart des théories ne nous permettent pas de gagner en généralité. La théorie de l'attachement social avec laquelle, durant mes années d'études en France, je me suis familiarisée, s'est révélée pour moi comme l'outil théorique le plus complet. Je l'ai privilégiée parce que partir d'une sociologie de la pauvreté me permettait d'étudier une société tout en la comparant ; puis, d'étudier aussi les dynamiques, micro comme macro. L'approche par les liens sociaux m'a permis également d'étudier autrement la société et les individus interrogés, de rapporter l'étude de la pauvreté en Colombie à ses origines et de prendre en compte son caractère familialiste.

Les fondements de la société colombienne et l'attachement aux plus pauvres sont ainsi devenus le cœur de la recherche, de sorte que mettre à l'épreuve l'idée d'un régime familialiste est devenu crucial pour prouver l'hypothèse d'un processus collectif de naturalisation de la pauvreté. C'est en explorant les informations recueillies que je me suis rendu compte que mon objet de recherche, s'il restait la pauvreté, s'était aussi étendu à la société colombienne, sa construction et la morale qui régit la manière dont on y traite les plus pauvres. Ensuite, la théorie des représentations sociales et, dans une moindre mesure, la sociologie culturelle m'ont permis de progresser dans mon étude des processus de différenciation au quotidien ; l'une m'a permis de me rapprocher de la psychologie sociale colombienne et l'autre du processus de frontière symbolique tel qu'il a lieu constamment envers le sujet pauvre.

Mon analyse a été développée en deux étapes afin de tester l'hypothèse d'une naturalisation de la pauvreté. La première consistait à comprendre la structure sociale colombienne et de l'étudier dans différentes configurations territoriales. Il s'agit de présenter une société en étudiant son histoire et l'état de ses liens sociaux, puis

d'approfondir l'analyse sur les différences régionales. La seconde étape a été marquée par l'utilisation de diverses méthodes de recueil de données visant à mettre en évidence les différentes représentations sociales de la pauvreté, les dominantes et celles en disputes, le noyau et les périphériques. Par la suite, une fois repérées, j'ai déterminé à quel système elles correspondaient : naturalisation, victimisation ou culpabilisation de la pauvreté.

Pour réaliser une radiographie de cette société, j'ai utilisé différentes méthodes et techniques dans le but de regarder différemment un même objet. J'ai commencé par traiter des sondages représentatifs. Cela m'a permis d'avoir un aperçu de la perception, des croyances et des préférences de la population colombienne à l'égard de la pauvreté. C'est la première fois en Colombie que les réponses à différentes questions ayant un rapport avec la pauvreté ont été traitées et mises en dialogue. Pour ce faire, j'ai dû me former au langage de programmation *R*.

Ces résultats ont pu être complétés par une enquête de terrain durant laquelle 81 entretiens semi-structurés ont été conduits avec des personnes ayant différents profils socio-économiques. Ces entretiens ont été menés suivant une enquête multi-sites en vue de comparer le milieu urbain et le rural. J'ai sélectionné les villes de Carthagène des Indes et de Bogota ainsi que les villages de San Jacinto et Viota, chacun ayant une histoire et une configuration sociale uniques. Née en province, j'ai voulu montrer d'autres réalités et la morphologie des inégalités territoriales. J'ai étudié ainsi plusieurs terrains, ce qui m'a fait vivre différentes situations : parfois j'ai pu bénéficier des ressources autochtones, parfois j'ai dû faire face aux contraintes de l'étrangeté. J'ai visité des lieux marqués par le conflit armé colombien, ce qui m'a permis de découvrir une autre histoire du pays, celle de la périphérie et des régions stigmatisées pour leur rôle dans le conflit. J'ai cherché une connaissance située de la pauvreté.

Cette thèse souligne plusieurs points importants. Tout d'abord, elle met en évidence le caractère familialiste de la société, que l'on peut observer à travers les données sur la force de la solidarité familiale et les témoignages des personnes interrogées. Ce caractère se voit renforcé par les fragilités des autres dimensions, notamment du lien de citoyenneté, voire par la méfiance dans les institutions et les gens, et puis du lien de participation électorale ou bien de la sphère associative perçue comme étant en déclin, ce qui est en partie lié aux manifestations de violence en milieu rural et urbain populaire. La proposition est que la pauvreté rentre difficilement dans l'agenda public d'un pays où les sphères citoyenne et participative sont affaiblies et dans lequel le marché de l'emploi caractérisé par de nombreux emplois informels, ne protège qu'une partie de la population, les employés formels, et pas forcément les travailleurs touchant un salaire minimum. Les enquêtes dévoilent une société qui explique la pauvreté par l'injustice, qui considère les inégalités de revenus comme fortes mais qui ne soutient pas entièrement l'assistance sociale ni une politique d'aide à travers le versement de prestations monétaires. Le traitement des enquêtes nous montre que la conjoncture économique, notamment les crises, a influencé la perception des personnes interrogées, mais également, au niveau individuel, leur âge, leur niveau d'éducation et leur positionnement subjectif (classe sociale perçue). Les groupes se forment principalement en fonction des convictions.

Ce sont les entretiens qui m'ont permis de mieux comprendre la morale collective. Ils rendent compte d'une perception élevée de la pauvreté, de croyances répandues comme celles d'une pauvreté d'esprit et d'un peuple ignorant, ou encore l'idée d'une Colombie riche en ressources mais pauvre humainement. Résultats que l'on a organisés.

Malgré les aspirations à la mobilité sociale des enquêtés, la pauvreté est souvent vue comme une condition permanente, héritage de groupes et de familles pauvres dites sans éducation. Suivant cette approche en termes de naturalisation, la pauvreté est soit ignorée, soit considérée comme ne posant pas un problème de justice sociale. On nie la reconnaître à l'égard de certaines personnes au nom de critères moraux, notamment les sans-abri, alors qu'on exalte, par exemple, la figure des mères de familles nombreuses. On a également noté l'utilisation d'explications culturelles, biologiques, comportementales ou racistes qui infériorisent les plus pauvres, notamment les groupes indigènes, accusés de ne pas vouloir le progrès. On a aussi relevé un fatalisme qui blâme la corruption de la pauvreté en Colombie mais l'accepte comme un trait de nature, ce qui déresponsabilise les pouvoirs publics et la société sur la situation des plus pauvres. J'ai aussi observé une défense acharnée de la ségrégation résidentielle des villes, fondée sur une représentation d'une pauvreté menaçante qui doit rester confinée dans les quartiers pauvres. Enfin, si les Colombiens et les Colombiennes assistent, ils cherchent toujours le bon pauvre objet de la charité chrétienne, c'est pourquoi ils ne soutiennent pas le programme de transferts conditionnels « *Familias en Acción* » et parlent rarement de mesures redistributives.

Ces éléments, même s'ils ne sont pas partagés par tous, sont historiques et disponibles aux Colombiens et Colombiennes. Ils sont ce que la sociologie culturelle a dénommé le répertoire, autrement dit ils font partie du possible et ils sont socialement validés. Il est important de mentionner que mon but n'est pas de faire revivre les arguments culturalistes d'Oscar Lewis mais de rendre compte qu'ils font encore partie des discours et servent à légitimer les inégalités actuelles.

Toutefois, la représentation de la pauvreté est difficilement singulière. De fait, j'ai mis en évidence différents groupes de la population ainsi que divers intérêts et croyances. J'ai retrouvé des éléments de victimisation, de culpabilisation et de naturalisation dans les récits ; des explications mixtes ont souvent été avancées. De fait, si dans les villes où a été réalisée l'enquête est mise en avant une attitude qui naturalise la ségrégation résidentielle, dans les villages, on observe plutôt une reconnaissance d'une pauvreté qui a été imposée ainsi qu'une attitude de revendication ; les pauvres sont reconnus comme des victimes sociales mais surtout économiques en raison du conflit armé. J'observe également un groupe de jeunes éduqués qui trouve injuste la répartition de revenus en Colombie et souhaiterait plus de revenus, mais surtout d'éducation, pour les plus pauvres.

Les paradoxes de cette société, les éléments contradictoires ou la « double conscience » qui ressortent des récits des personnes interrogées et de l'opinion collective ont été résolus par un retour à la théorie. D'un côté, grâce à la théorie de l'attachement, je suis arrivée à comprendre comment les fragilités dans les liens de citoyenneté, de participation électorale et de participation organique empêchent que

l'identification de l'injustice ou bien la reconnaissance des causes externes de la pauvreté débouchent sur des transformations radicales des institutions, voire dans des réformes menant à plus d'égalité socio-économique. Les éléments propres à une attitude de naturalisation de la pauvreté fonctionnent dans ce contexte spécifique car ils se fondent sur une assise historique, dénommée par la théorie de l'attachement « empreinte d'origine ». D'un autre côté, selon la théorie des représentations sociales, ils sont fonctionnels et permettent à l'individu de se conduire dans la réalité sociale. Dans le cas de la Colombie, j'ai pu relever que les personnes qui ont recours à la culpabilisation ou à la victimisation tombent rapidement dans une incohérence, puisque ni la société ni le marché de l'emploi ne fonctionnent comme dans les sociétés universalistes ou volontaristes où ce sont les liens de citoyenneté et de participation élective et organique qui régulent les rapports sociaux. Ceux qui culpabilisent les plus pauvres pensent être dans un contexte d'égalité des chances en reflet du cas étatsunien, ce qui ne correspond pas à la réalité colombienne. C'est pourquoi, je postule que dans le cas colombien, il est cognitivement plus économique d'avoir recours à des représentations sociales qui naturalisent la condition des plus pauvres et de chercher à en bénéficier.

Enfin, bien que la naturalisation ne soit pas le seul système de représentation possible, elle est disponible et peut être utilisée de manière discrétionnaire, par exemple dans des situations sociales où l'individu peut en tirer un bénéfice. Il s'agit d'un legs historique colonial qui utilise des distinctions sociales, raciales, régionales et fondées sur la religion. Qui, de plus, sont renforcées par l'individualisme de famille et la méfiance envers la sphère publique. Dans un pays où la population s'efforce, par un travail acharné ou par d'autres moyens moins licites, de chercher une mobilité sociale pour sa famille, si la naturalisation de la hiérarchie sociale n'est pas ce que les moins lotis soutiendront, ils doivent parfois s'y soumettre comme moyen d'arriver à leurs fins. Si la négociation des représentations sociales dominantes est possible, l'individu s'expose à plusieurs risques sociaux.

Si ces résultats peuvent se retrouver dans d'autres sociétés où de grands écarts entre populations existent, notamment celles de la région d'Amérique latine, j'ai rendu compte des éléments propres au contexte colombien, notamment en réalisant une comparaison territoriale qui a permis de souligner l'impact du conflit armé. Nonobstant, nous n'écartons pas le fait que la Colombie est aussi une société ouverte aux référents mondiaux. Nous observons que la société a adapté à son contexte des éléments propres aux référents néolibéraux, cela est notamment observable dans la croyance dans une pauvreté d'esprit. On peut aussi noter une adaptation des idées historiques de l'Occident, comme celle qui infériorise les peuples autochtones.

En conclusion, je propose de reprendre une perspective symbolique et sociale de la pauvreté qui s'est perdue en dépit de l'objectivation de la pauvreté. Il convient de préciser que je ne suis pas en désaccord avec les approches structuralistes ni celles qui étudient la pauvreté depuis une perspective décoloniale ou centrée sur les droits humains ou l'exclusion sociale. Pour moi, elles sont le point de départ pour un jour proposer des perspectives situées et non-hégémoniques.

Cependant, cette recherche a ses limites. Par exemple, j'ai mis de côté les expériences subjectives de la pauvreté, étant donné que l'objectif de mon étude était de proposer un aperçu général. Il s'agira, par la suite, de mieux analyser l'impact des facteurs sociodémographiques que les enquêtes ont dévoilés. En outre, j'aimerais faire plus d'observations pour rendre compte du processus de représentation de la pauvreté en adoptant une approche interactionniste. Cela me permettrait d'étudier la « pauvrophobie » telle qu'elle se manifeste dans la vie courante. De fait, je trouve important dans un contexte de revendications catégorielles de ne pas oublier que la pauvreté constitue un des plus courants et violents objets de discrimination. De plus, malgré sa centralité dans l'agenda du développement, son invisibilisation est un problème public. Dans le futur, je voudrais travailler sur le regard porté par les pays du Nord global ou développé sur la pauvreté du Sud global et cela malgré les efforts de la lutte contre la pauvreté.

Pour finir, je voudrais faire remarquer que durant le temps de réalisation de cette thèse, j'ai grandi comme être humain, comme femme et comme chercheuse. Suivant le slogan de l'École, j'ai effectué une formation par la recherche et appris de nouveaux outils. Je suis allée plus loin que moi-même afin de rendre une étude que j'aurais aimé pouvoir lire en 2011 lorsque je commençais mes recherches d'informations sur la pauvreté dans les bibliothèques.

Je vous remercie pour l'attention portée à ce travail et le temps que vous avez consacré à sa lecture. À présent je répondrai avec plaisir aux questions que vous voudrez bien m'adresser.